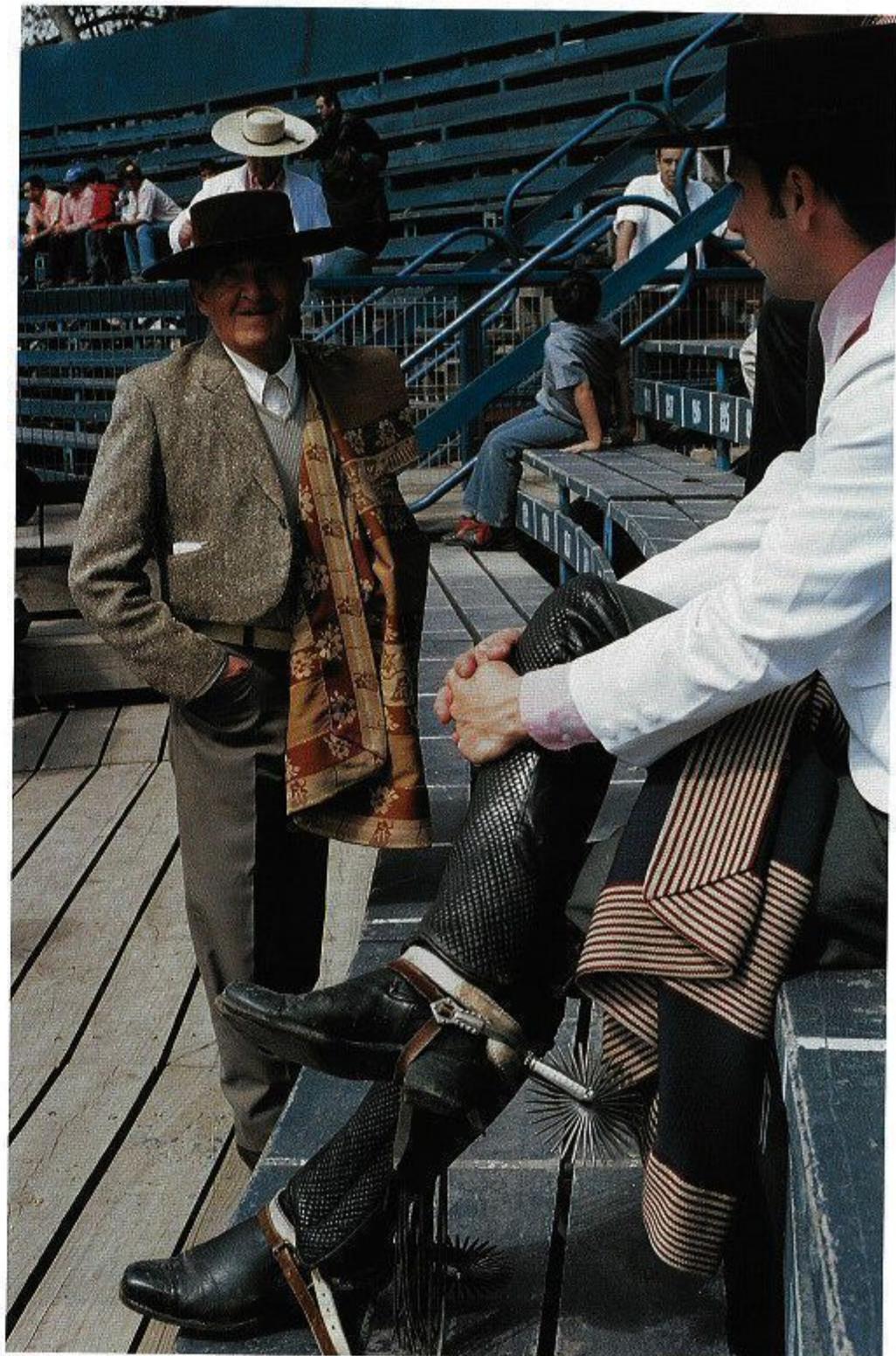


Huasos, les cow-boys du Chili

À la fois cavaliers exceptionnels, gardiens de bétail, éleveurs, propriétaires d'haciendas, les huasos sont inséparables du stupéfiant paysage chilien et perpétuent la tradition héritée des conquistadores. Avec leurs complices de toujours, les légendaires chevaux criollos.

Les rodéos sont avant tout l'occasion d'exhiber les meilleurs chevaux... Parmi les spectateurs dans les gradins (ici, l'arène de Rengo), beaucoup de professionnels aussi : cavaliers (bien éperonnés !), vendeurs ou acheteurs.





Traversant les plaines, les champs et les vignobles renommés dans le monde entier, et dont certains datent

de la moitié du XVI^e siècle, le huaso est partout dans la Vallée centrale.

TEXTE DE
FRANCISCA MATTEOLI - YRARRAZAVAL
PHOTOGRAPHIES DE
FRANCO ZECCHIN

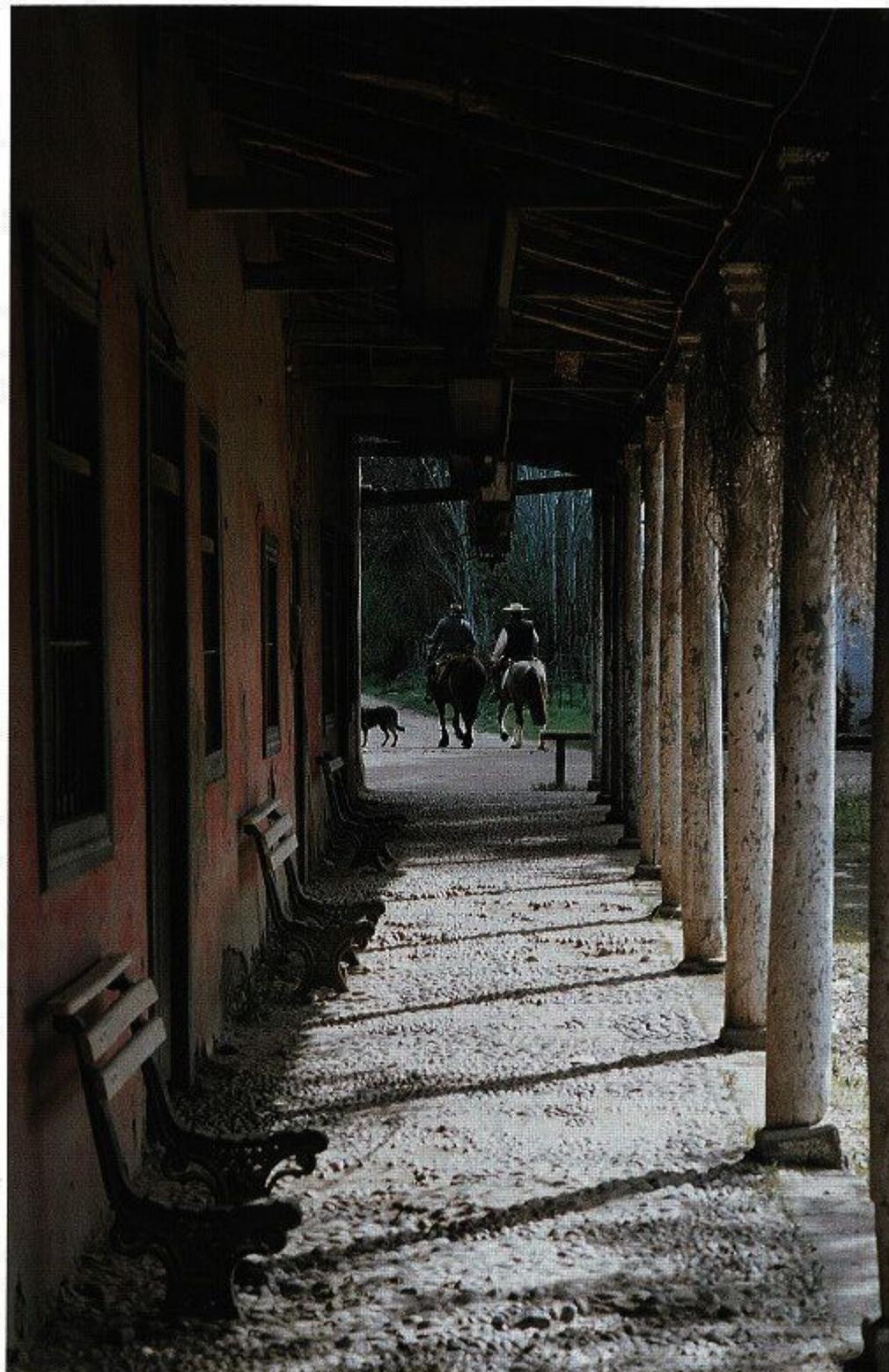


La terre huasa commence à moins d'une heure au sud de Santiago, en plein milieu du Chili, dans une région qui s'étend sur 1000 km de long, peuplée de cactées et d'eucalyptus.

Debout sur les gradins en bois de l'arène de Rengo, à une centaine de kilomètres au sud de Santiago, je réalise soudain à quel point les huasos, le rodéo et les chevaux font partie du monde chilien. Tout comme ils ont fait partie de mon monde pendant des années.

Ici, en plein centre du pays, les silhouettes des huasos, ces sortes de cow-boys qui n'existent qu'au Chili, se confondent avec les paysages de vignes et de vallées plantées de cactus dont l'histoire remonte au temps des conquistadores. Cavaliers exceptionnels, gardiens de troupeaux, ouvriers agricoles, viticulteurs, propriétaires d'haciendas, dresseurs de chevaux, souvent tout cela à la fois, ils représentent à eux seuls une tradition, une culture, un genre d'homme et un mode de vie qui se transmet encore de génération en génération, de Santiago à Talca, quelque 200 km plus au sud.

Ce voyage fait affluer mille souvenirs. Mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père étaient huasos. Moi aussi, j'étais huasa, il n'y a pas si longtemps. Par pudeur, je ne dis rien. Je me contente de savourer ce retour et de répondre au salut de ces hommes si familiers, aux traits fins et à la peau sombre que nous croisons au bord des routes poussiéreuses ou le long des sentiers bordés d'eucalyptus. Des hommes inséparables de leurs chevaux, les légendaires criollos. De petits animaux d'une robustesse et d'une endurance remarquables,



Aujourd'hui hôtel de charme, l'hacienda Los Lingues fut construite en 1599 par la famille Argomedo, dont le descendant José participa au premier gouvernement chilien (ici sa chambre).

faits pour l'environnement dans lequel ils évoluent, généralement en liberté. Comme les autres Latino-Américains, les Chiliens ont découvert le cheval avec l'arrivée des conquérants espagnols. « C'est le chef mapuche Lautaro qui a remarqué le premier que les deux n'étaient pas attachés, comme les Indiens le pensaient. Ensuite, les Mapuches sont devenus bien meilleurs cavaliers que les Espagnols ! », m'a souvent raconté mon père. Ce sont aussi les Indiens qui, dit-on, donnèrent aux cavaliers le nom de *huasos* qui signifie « croupe », ou « dos », justement parce qu'ils pensaient que les deux étaient attachés. En 1540, le conquérant Pedro de Valdivia débarqua dans la vallée avec soixante-quinze de ces équidés. Par la suite, une sélection naturelle s'effectua, due aux conditions climatiques particulières du pays. À ce jour, le Chili conserve la race la plus pure d'Amérique latine.

Le Chili est un pays qui ne peut se confondre avec aucun autre sur une mapemonde. Sa géographie reste l'une des plus sidérantes du globe, avec ses 4 300 km de long et sa largeur moyenne de 180 km. Au milieu, il y a la Vallée centrale, où nous sommes – le cœur agricole –, qui regroupe près de 80 % de la population et apparaît comme une oasis

Italiens, Français, qui mêlèrent leurs traditions aux coutumes indiennes et espagnoles. Mélange qui fait toute la richesse de la région et s'observe particulièrement au moment des Fiestas Patrias, les journées de la fête nationale, qui ont lieu les 18 et 19 septembre.

On voit alors les propriétaires des haras et des haciendas exhiber leurs plus belles bêtes et leurs

« Ce voyage fait affluer mille souvenirs. Mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père étaient huasos. Moi aussi, j'étais huasa, il n'y a pas si longtemps. »

inespérée entre le Pacifique à l'ouest, la Cordillère des Andes et ses neiges éternelles à l'est, le désert d'Atacama au nord et la Terre de Feu au sud. Elle fut d'abord occupée par les Indiens Mapuches, Picunches et Huilliches, puis colonisée par les Espagnols, qui fondèrent Santiago en 1541 et les villages de la région à mesure qu'ils progressaient vers le sud. Au début du ^{xx}e siècle arrivèrent les immigrants européens, Britanniques, Allemands,

célèbres chevaux, qu'ils respectent depuis toujours. Ce qui explique la grande habileté technique des huasos lors des fameux rodéos. « Rodéo veut dire entourer, encercler », m'explique Arturo, un vieil ami de ma famille retrouvé lors de ce voyage. Petit homme rieur d'une soixantaine d'années, au visage buriné par la poussière et le vent, Arturo est aussi huaso à l'hacienda Los Lingues, une demeure



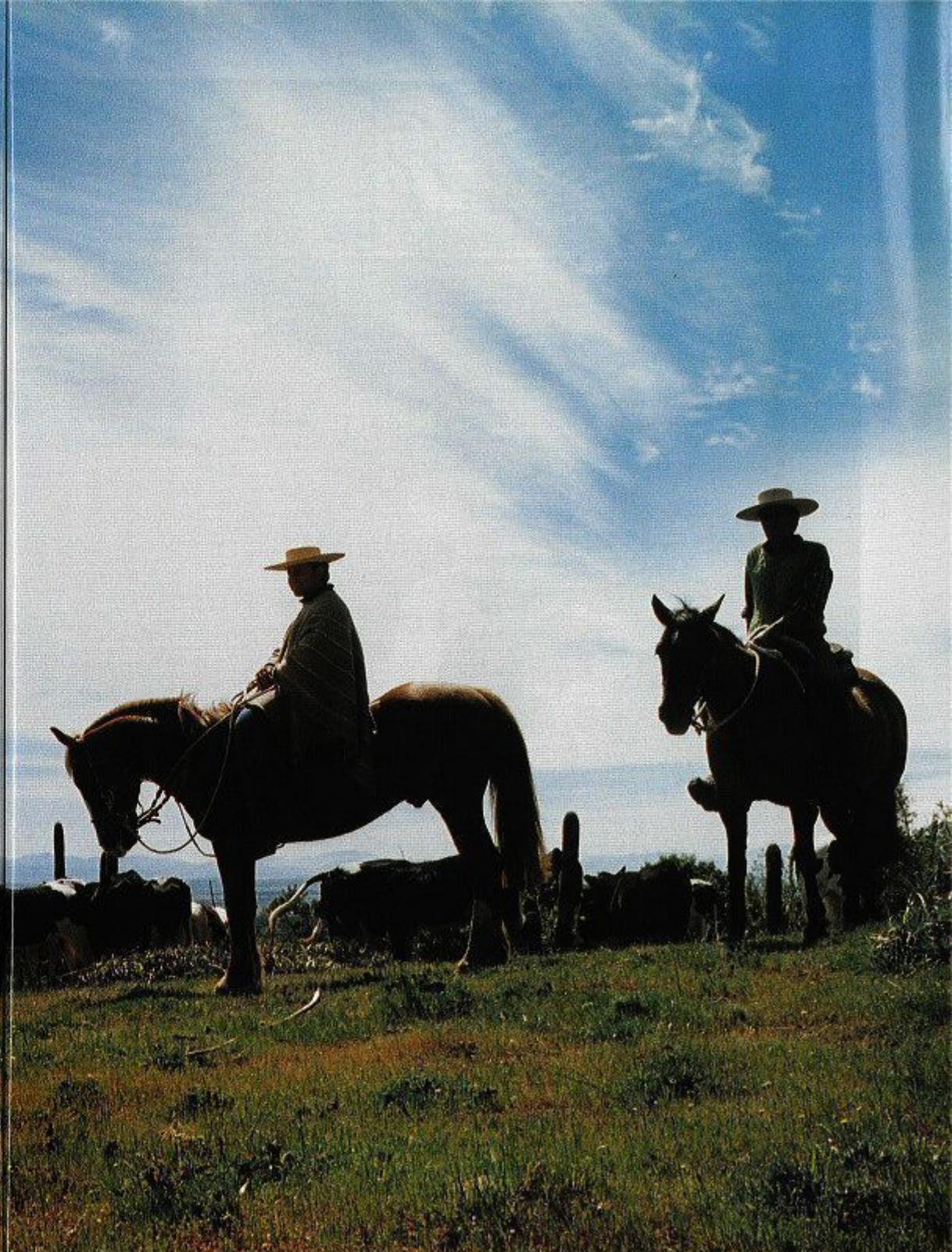
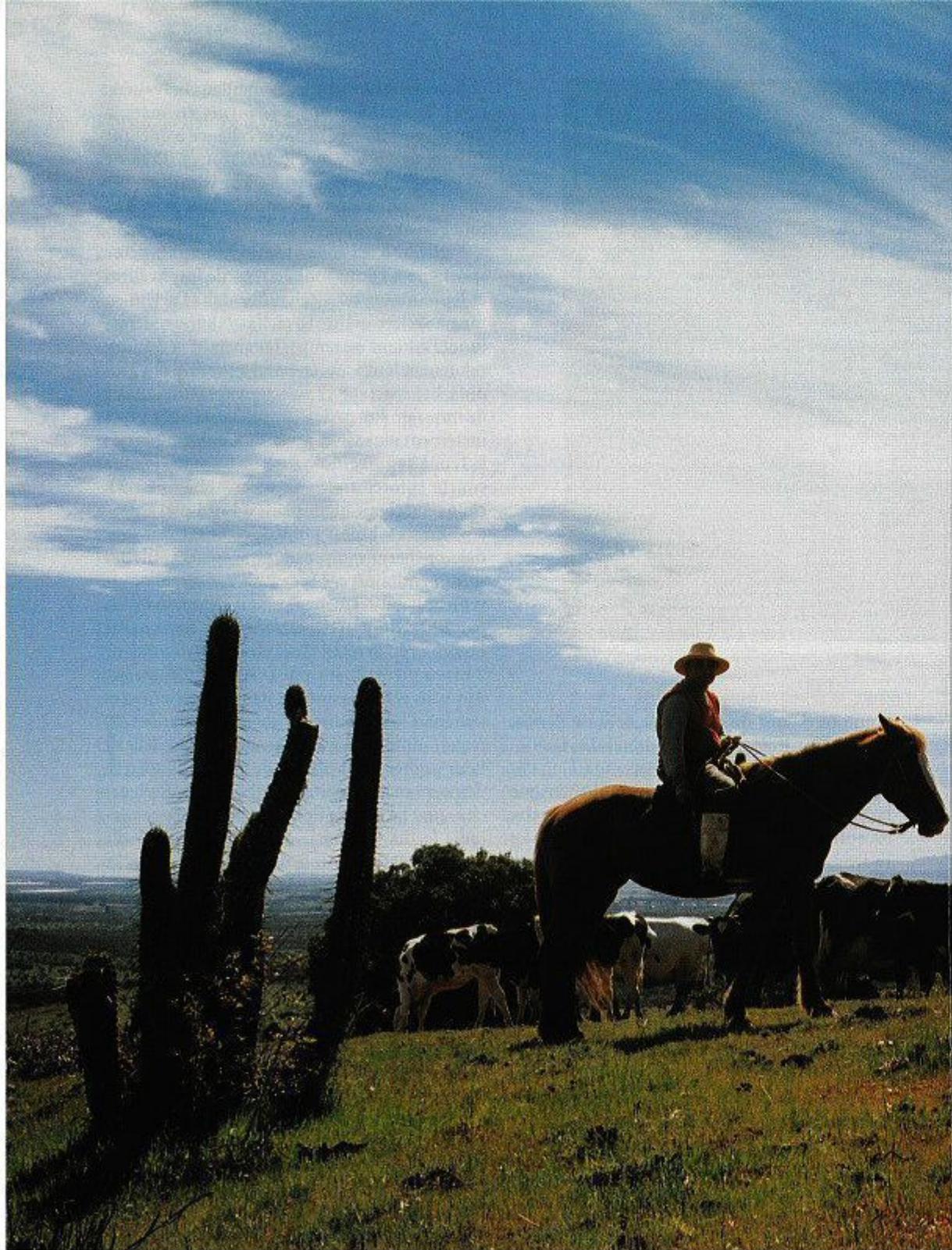
familiale datant du ^{xvi}e siècle près de Rengo, aujourd'hui transformée en hôtel. Là, il s'occupe du hara historique de l'hacienda. L'un des plus anciens du Chili, et même d'Amérique latine, créé en 1760, qui élève des chevaux exceptionnels pour la reproduction et les rodéos, et dont les prix vont jusqu'à 6 millions de pesos. Soit environ 10 000 euros. « Le rodéo, c'est comme lors du regroupement du bétail, quand on rassemble les bêtes pour les marquer et les compter, continue-t-il. En fait, notre activité est devenue un sport ! » Le sport national.

Au Chili, les rodéos se pratiquent toute l'année dans les villages de la région, mais c'est pendant les Fiestas Patrias que le spectacle est le plus impressionnant. À cette occasion, les huasos se réunissent pour faire la fête et comparer leurs élevages, « et aussi pour rentabiliser de longues années de patience et de travail », souligne Arturo. Car un cheval de rodéo coûte cher, tant à l'achat qu'à l'entretien. Le dressage dure des années, et il faut être propriétaire de plusieurs chevaux et faire partie des professionnels pour participer aux rodéos. Tout au long de l'année, les clubs des principales villes de la

région sélectionnent leurs meilleurs cavaliers. Ceux-là participeront à la finale, en mars, à Rancagua, ville huasa par excellence à quelque 30 km de l'arène où je me trouve. Près de 50 000 spectateurs assistent à ce concours. Les chevaux sont ensuite revendus à bon prix, surtout s'ils ont gagné.

Difficile d'assimiler toutes les règles de ce sport, même pour moi. Je regarde les cavaliers et leurs montures s'échauffer dans l'arène en forme de croissant, la *media luna*, ou demi-lune. Pendant ce temps, les membres du jury rejoignent leur loge, en haut, au centre des gradins. Les spectateurs viennent s'asseoir autour de moi, familles ravies, propriétaires et éleveurs nettement plus sérieux, vêtus pour la plupart de la tenue typique du huaso : une *manta* (cape courte colorée tissée de motifs champêtres), *chupalla* (chapeau en paille à bord plat), protège-cuisses, bottes pointues comme des santiags et éperons impressionnants aux roulettes surdimensionnées. « Les cavaliers doivent prouver leur habileté au jury avant le début du rodéo par différents exercices, commente Arturo. Par exemple, en arrêtant leur cheval sur moins de 2 m, en pivotant sur une certaine surface, etc. Après, ils entrent par deux dans la *media luna* et tentent d'immobiliser le *novillo* – le jeune taureau – contre le bord. L'exercice est très délicat. Pour gagner le maximum de points, ils doivent démontrer la vélocité et l'obéissance de leurs chevaux. Le *novillo* doit être stoppé d'une certaine façon. Pas par la queue, car cela signifie que l'animal était sur le point de s'échapper. Le mieux, c'est au au niveau du flanc, au milieu. Là, il ne peut plus bouger. » Je lui demande si je pourrais essayer. « Ah ! Tout le monde peut monter à cheval, mais es-tu capable d'ama-douer un animal sauvage et l'amener à faire ce que tu veux ? », me lance-t-il avec un sourire.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le folklore et les traditions alimentent aussi toute une économie, une industrie et un artisanat. La veille, nous avons pu admirer les artisans qui fabriquent la tenue du huaso dans les villages près de Rengo. Comme la señora Filomena Cantillana, qui tisse des *mantas* dans sa petite maison de Donihue. Un habitat simple, avec un métier à tisser dans la cour. C'est tout. Et pourtant... Cent ans d'activité et une réputation nationale. « Les gens viennent



Dans la vallée de Colchagua, le fundo (petite exploitation) de Los Maitenes commercialise toute une gamme

de produits fermiers. Les troupeaux sont toujours gardés par des huasos à cheval.



« Le folklore et les traditions alimentent toute une économie, une industrie et un artisanat. Ici, chaque maison abrite un artisan qui essaie de sauvegarder son savoir-faire. »

ici depuis toujours pour les *chamantos*, *mantas* plus longues, plus épaisses, et pour les plus courtes et plus légères qu'ils portent dans les rodéos », me dit Filomena, sympathique petite femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux bruns courts. « Ils en prennent grand soin et se les transmettent sur quatre générations. » Je lui demande combien de temps elle passe

dessus. « Un mois environ, en travaillant chaque jour. » Est-ce qu'elle s'inspire de modèles ? « Mes modèles sont tous ici », répond-elle en pointant sa tête du doigt. Elle va nous chercher des *empanadas* (des chaussons à la viande hachée) puis nous montre ses *mantas* aux dessins de *copihues* (fleur chilienne), d'épis de blé, aux motifs puisés dans la flore et les coloris de

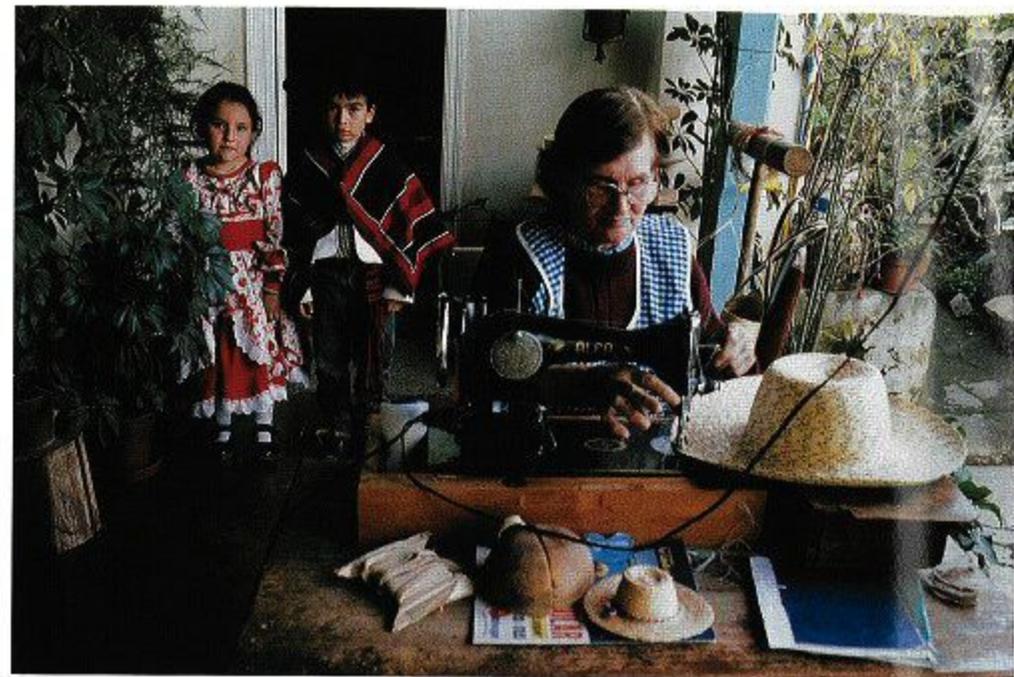
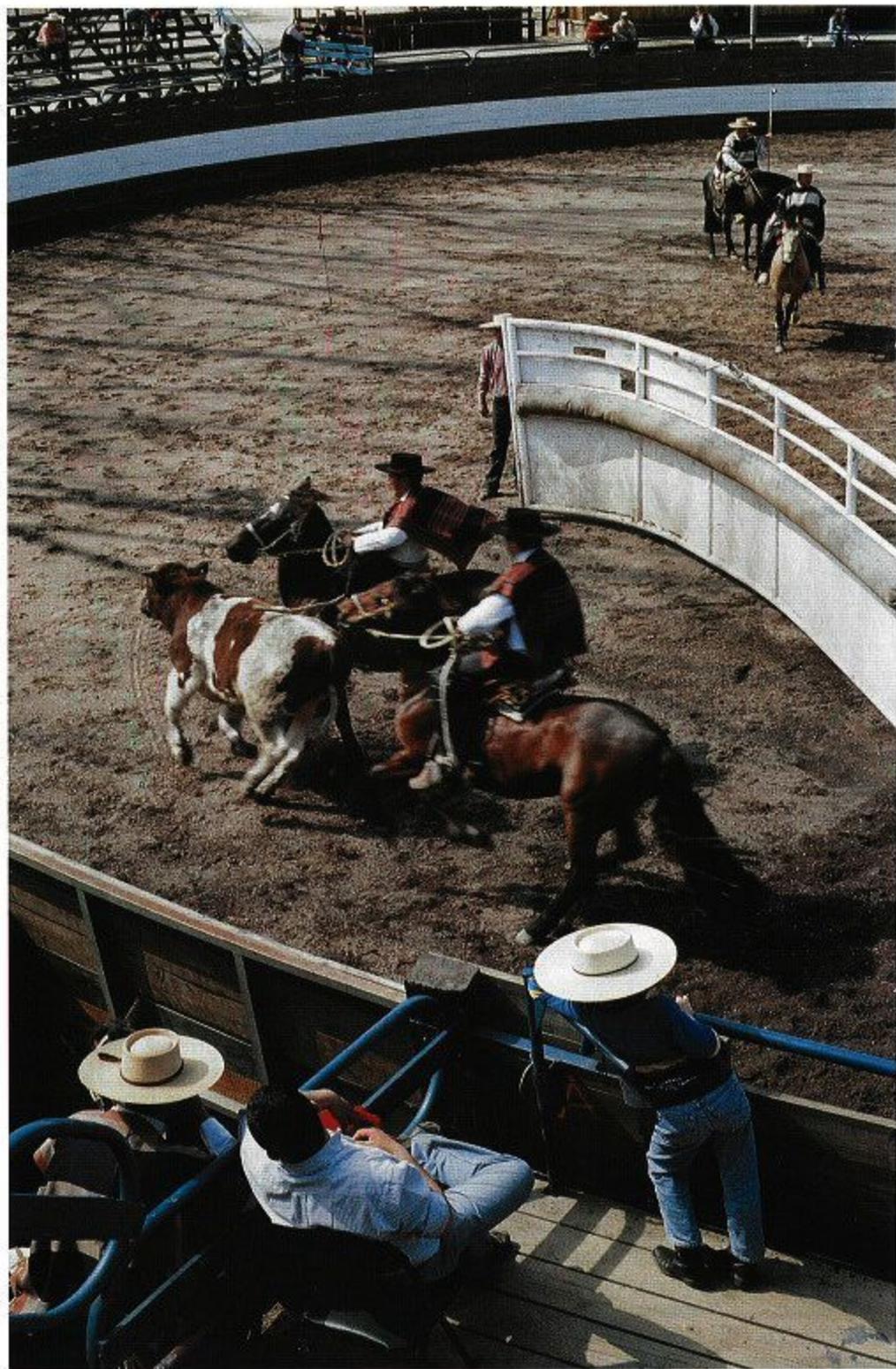
La fête de la Vierge de la Merced, au mois de septembre, rassemble des milliers de huasos venus de toute la région. Rares sont les femmes dans cet univers ; leur fierté en est d'autant plus grande.

de sauvegarder son savoir-faire. Après avoir quitté Maria et Fabiola, je frappe à la porte du magasin La Donihuana, à Rancagua, où mon père avait l'habitude de commander ses selles et ses *mantas*. C'est le fils du propriétaire qui nous reçoit, un peu décontenancé par ces *gringos* tombés du ciel. Je lui explique la raison de ma visite. Le temps de réaliser que je suis la fille d'Eduardo, que je viens de France pour le voir, et il nous entraîne dans sa boutique, nous montre les montures et tous les objets en cuir qu'il confectionne avec son apprenti dans le petit atelier de l'arrière-boutique. Aussi ému que moi, il évoque le temps où mon père et les autres huasos venaient régulièrement chez lui. « Mon père a fourni ton père pendant plus de dix ans. On l'appelait Don Eduardito. Maintenant, je fabrique surtout des objets courants », soupire-t-il en ouvrant un tiroir rempli de porte-clés.

L'après-midi, nous rendons visite à Jaime Ormazabal, qui réalise des selles à la main dans sa maison de Lolol, un village à 113 km de Rengo, réputé pour son architecture coloniale du XVII^e siècle. Outils, ciseaux, colle, selles, lasso, ceintures se disputent l'espace du petit atelier. Lui aussi a vu les habitudes changer. « Je fabrique moins de selles qu'avant, mais j'ai gardé mes méthodes. Je fais toujours du sur-mesure. Notre artisanat est un style de vie, une façon de voir les choses. Je mets de la tendresse dans mon travail. C'est ça, l'important », dit-il fièrement.

cette région que je connais bien. Pareil pour les *chupallas*, fabriquées manuellement à La Lajucla, village proche regroupant une poignée de maisons. Pour une *chupalla*, señora Hortensia, une grand-mère au regard bleu plein de vie, demande entre 5 000 et 30 000 pesos (une quarantaine d'euros au plus). Elle les fabrique sur son perron, assise devant une machine à coudre d'un autre âge. Plus loin dans la rue, Maria Gomez et sa fille Fabiola offrent en plus de la *chupalla* traditionnelle des panamas, des capelines... Des produits susceptibles de séduire une clientèle internationale. Ici, chaque maison, ou presque, abrite un artisan qui essaie

Les chemins de terre qui nous mènent d'un village à l'autre me font redécouvrir les huasos dans leurs vie quotidienne, labourant les champs, inspectant leurs vignobles à cheval, soignant les bêtes dans leurs fermes. Des traditions ancestrales qui n'empêchent pas la région de prospérer. Certains propriétaires terriens ont même développé les activités les plus classiques pour créer une entreprise rentable. Il en est ainsi de Sergio et Patricia Lira, dont on m'a donné l'adresse et qui sont installés à une dizaine de kilomètres de Marchigüe, un village colonial d'environ 6 000 habitants. Il faut suivre une route isolée pour



Le rodéo : une activité quotidienne devenue sport national. Lors des concours, des cavaliers d'élite, portant la traditionnelle chupalla, fabriquée ici par Hortensia, mesurent leur habileté.

atteindre l'hacienda de Los Maitenes, un havre de fraîcheur dans une immensité ocre. Sergio et Patricia nous reçoivent chaleureusement dans leur confortable maison, ouverte sur un jardin soigné. Tout autour s'étale la vallée plantée d'arbres typiques, de cactus, de boldos – des arbrisseaux donnant une excellente tisane pour le foie –, de maitenes, pouvant atteindre jusqu'à 25 m de haut, déjà là du temps des Mapuches. Ils nous apportent des jus de fruits frais et des tranches des différents fromages qu'ils produisent. « Nous avons commencé avec cinq vaches, pour vendre du lait frais au village voisin », raconte Sergio, grand homme courtois à qui je donne une petite soixantaine d'années. « Mais les gens n'avaient pas l'habitude d'acheter leur lait. Alors nous avons fait des fromages. Nous possédons aujourd'hui quatre-vingt-quinze vaches, et produisons 1 150 litres de lait par jour, des fromages à la ciboulette, aux piments, au

menken (épice chilienne) et d'autres variétés. Et aussi du *manjar blanco* (sorte de caramel également appelé *dulce de leche*), des *calugas* (bonbons au *dulce de leche*), des confitures. Des produits 100 % naturels. » Patricia, jolie brune élégante et énergique, nous propose de visiter les installations voisines. « Nous recevons aussi des groupes d'enfants et d'adultes qui veulent se familiariser avec les travaux de la ferme, nous explique-t-elle devant une laiterie ultramoderne. « Je voudrais aussi réaliser des tissus inspirés de l'artisanat chilien », ajoute-t-elle, en nous offrant des *calugas* bien tendres, qui fondent tout de suite dans la bouche. « J'élève quatorze alpacas pour ce projet, et je travaille sur plusieurs idées », poursuit-elle avec un enthousiasme communicatif.

Enthousiasme qui va bien avec l'évolution spectaculaire de la région, principalement portée par les vignobles chiliens. Des vignobles plus anciens que dans un grand nombre de pays européens, puisque les premiers cépages furent plantés dès 1541 – par la grâce de Dieu et de ses missionnaires –, afin de produire le vin de messe. Aujourd'hui, le Chili est le cinquième exportateur de vin au monde.

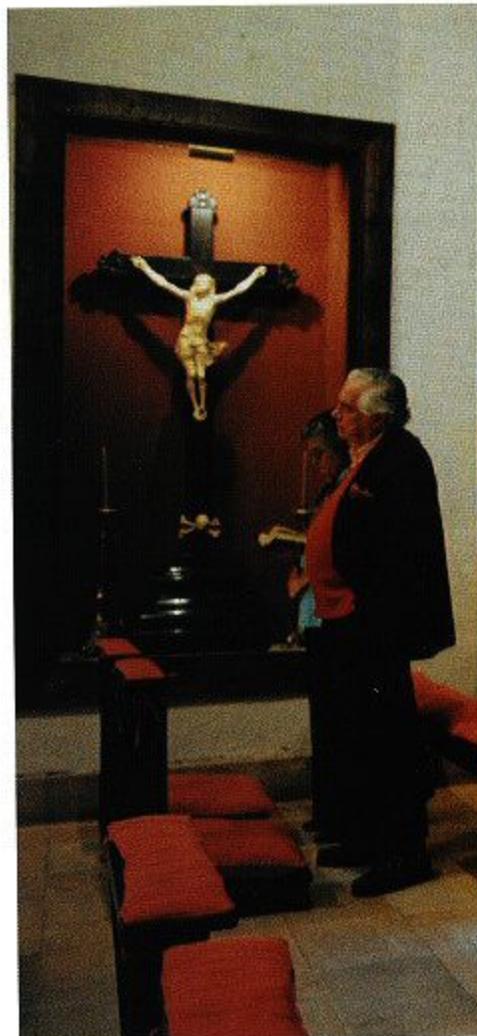
La chapelle de Los Lingues. Le dimanche, celle-ci ouvre ses portes aux personnes travaillant dans l'hacienda mais aussi aux villageois. Au premier rang : la famille Claro Lira. Les propriétaires...

Les domaines historiques ont modernisé leurs installations en un temps record. Des conquistadores d'un genre nouveau sont arrivés. Et, soudain, le huaso s'est métamorphosé en chef d'entreprise. Maisons de famille transformées en hôtels de charme, fermes rentables, vignobles reconnus sur la scène internationale... Les descendants des huasos s'efforcent de faire évoluer la zone tout en maintenant son authenticité. On le remarque jusque dans les plus petits villages que nous traversons. Beaucoup de maisons ont été retapées, et il n'est pas rare de découvrir, au détour d'une ruelle, un petit musée. Certains sont très réussis, comme celui de Colchagua, créé en 1995 à Santa Cruz par l'homme d'affaires Carlos Cardoen, d'origine huasa. Le musée occupe une maison coloniale du centre-ville et retrace l'histoire de l'humanité à travers dix-sept salles, dont l'une est dédiée à la culture huasa, décrivant les traditions et les habitudes grâce à des reconstitutions de vie quotidienne.

Jean-Paul Gondonneau, spécialiste des voyages au Chili, a noté l'engouement croissant des étrangers pour cette zone. « La région attire de plus en plus de visiteurs et d'investisseurs importants. La fréquentation touristique de la vallée a augmenté de 22 % entre 2002 et 2006, c'est révélateur. » Basé à Santiago mais sillonnant le monde toute l'année, il remarque constamment la curiosité que suscite cette étonnante vallée chilienne au climat méditerranéen.

Nous profitons des Fiestas Patrias pour faire la tournée des *fondas*, ces dancings improvisés où les huasos se retrouvent pour déguster des *empanadas* arrosées de *pisco* (l'apéritif national obtenu par distillation du vin de muscat) ou de *chicha* (alcool à base de raisin ou de pommes fermentées). L'occasion d'entendre la *cueca* : cette danse traditionnelle qui se chante autant qu'elle se danse, raconte des histoires émouvantes teintées d'ironie, comme celles du poète Eduardo Gonzalez, à Chimbarongo, qui, accompagné à la guitare par son épouse, chante des airs simples, de gens simples.

Nous passons le dernier jour à Isla de Maipo, à quarante-cinq minutes de Santiago, une ville rurale de 25 000 habitants, installée entre des chemins de terre et le fleuve Maipo aux eaux bleues cristallines. Ici, la nature décline tous les tons de vert, de bleu, de jaune, de brun, si particuliers au Chili. La vallée s'étend tel un manteau d'herbe de la Cordillère des Andes au Pacifique. Les habitants sont venus assister à la procession de la Vierge de la Merced, qui sauva le village de la crue du Maipo en 1871. Depuis, l'événement réunit les huasos de la région. Cette année, près de 1 000 d'entre eux sont là, certains ayant parcouru plus de 30 km à cheval.



« Des conquistadores d'un genre nouveau sont arrivés. Et le huasso s'est métamorphosé en chef d'entreprise, qui tente de faire évoluer la zone en maintenant son authenticité. »

J'avais presque oublié l'omniprésence de la religion au Chili. De la messe du matin à la procession de la Vierge dans les rues de la ville, jusqu'au défilé des huasos à cheval devant l'église ; tout rappelle que 80% des Chiliens sont catholiques. L'ambiance est à la fête. Au recueillement aussi. Debout au milieu de la foule compacte, j'admire les efforts déployés, le

ruban continu des chevaux lustrés, des images pieuses, des habits et des chars chatoyants sous le soleil. Les huasos sont entrés dans le XXI^e siècle, mais personne n'a oublié les traditions. Et, comme pour le prouver, je compose le numéro du portable de mon père à Paris et tends le mien vers les sabots des criollos qui frappent le sol... « Écoute ça ! » □